

Mars 1937  
114

C'est pourquoi, par exemple, le refus du vote de crédits de guerre par les ouvriers à un gouvernement bourgeois est plus qu'un symbole, c'est une nécessité politique.

La façon prolétarienne — donc exempte de tout chauvinisme — de lutter pour l'indépendance nationale oblige le prolétariat à procéder vis-à-vis des colonies à l'inverse de ce que fait la bourgeoisie française actuellement, soutenue par le Parti socialiste et le Parti communiste. La bourgeoisie sous le prétexte de défendre la nation, renforce l'assujettissement des peuples coloniaux, les enrôle de force pour défendre son profit. Le prolétariat doit, au contraire, s'allier les peuples coloniaux en leur reconnaissant pleinement le droit de disposer d'eux-mêmes, seul moyen d'obtenir leur concours efficace volontaire et dévoué et non pas un concours d'esclaves ou de mercenaires.

La politique actuelle des partis ouvriers est extrêmement nocive parce qu'elle tend à détruire dans le prolétariat l'idée de la solidarité internationale de la classe ouvrière qui doit être mise au-dessus de tout, sous peine de faire du prolétariat une simple chair à canon passive à la disposition de sa propre bourgeoisie. L'attitude du Parti socialiste pour le blocus de fait de l'Espagne rouge (attitude adoptée maintenant aussi par le Parti communiste qui a cessé sa campagne contre la non-intervention) sacrifie l'intérêt international du prolétariat et aussi son intérêt national, à l'intérêt de classe de la bourgeoisie internationale. Cette politique pseudo-nationale fait le jeu du fascisme français et du fascisme hitlérien.

La politique du Parti socialiste et du Parti communiste est une politique « nationale », mais au sens bourgeois du mot, et nullement au sens prolétarien. C'est pourquoi elle doit être rejetée par le prolétariat qui doit lui opposer sa façon révolutionnaire de lutter pour les libertés démocratiques et contre toute menace d'oppression fasciste, intérieure ou extérieure.

ANDRÉ FERRAT.

Mars 1937 3<sup>e</sup> Année N° 27

Jacques Roche

## L'évolution d'André GIDE

La presse communiste officielle, ayant abandonné la critique littéraire marxiste, oscille — selon les besoins politiques du moment — entre deux attitudes : la louange et l'invective. Rien n'est plus significatif, à cet égard, que les commentaires des dernières œuvres d'André Gide.

Quand Gide affirme, en 1935, sa foi communiste, dans « les Nouvelles Nourritures », *l'Humanité* découvre, sous la plume de Paul Nizan, que tout le communisme est passé dans la pensée de Gide depuis longtemps préparé à l'accueillir. Mais quand Gide ose se permettre aujourd'hui des critiques sur l'U. R. S. S., sans cependant renier la cause communiste, il n'est plus, pour « la Pravda » qu'un typique représentant de la couche intellectuelle bourgeoise en décomposition, et, pour tout dire, un semillant garde-blanc russe... Il est, d'ailleurs, simplement juste de constater que la presse communiste officielle n'a pas eu seule le monopole de ces appréciations sommaires. Ainsi, en juin 1936, Maurice Wullens a rassemblé sous le titre « Respect à Monsieur Gide », les opinions les plus contradictoires que l'écrivain a pu émettre sur la guerre, le patriotisme, le colonialisme, etc. Au lieu d'exhumer, de pénétrer ces contradictions, Wullens se contente de les brandir comme des armes, et en cela il fait malheureusement preuve de la même étroitesse que les rédacteurs de *la Pravda*, du *Canard Enchaîné* et autres *Merle blanc*.

Il faut y opposer le livre récent « André Gide et le communisme » (1), substantielle étude d'inspiration marxiste due à Claude Naville, jeune militant oppositionnel, prématurément disparu.

De vieille souche huguenote, Gide a souffert de la rigidité du milieu protestant. Tout en se rebellant contre ses étroites disciplines, il a conservé l'imprégnation de cette éducation puritaine qui a aiguisé son esprit critique, développé son individualisme et son goût des problèmes moraux présents dans toutes ses œuvres. « L'Immoraliste » est le roman du non-conformisme, le roman de l'homme qui lutte pour libérer son « moi » de toutes les servitudes : famille, préjugés, religion. Naturellement, il dresse contre lui les adeptes du conformisme bourgeois. Quand il publie « Corydon » et « les Faux-monnayeurs », le directeur d'un grand journal de gauche traduit une opinion assez commune en écrivant : « M. Gide a droit aux mêmes égards qu'un fabricant de cartes postales obscènes ». On ne lui pardonne pas de froisser toutes les règles d'une morale sur laquelle est si confortablement assise la classe dominante. Pourtant, avant de traiter Gide de « corrupteur né » comme le fit, entre tant d'autres, l'écrivain réactionnaire Camille Mauclair, ne serait-il pas d'abord simplement honnête de reconnaître le courage d'un homme qui sait être seul et qui ne craint pas — mérite si rare — dire ce qu'il pense ? Pourquoi lui imputer à crime sa défense de l'homosexualité, par exemple, quand il déclare lui-même avoir accordé à certains instincts de l'homme une importance qu'il serait tout prêt à reconnaître « excessive » s'il n'était pas trop souvent « le seul à prêter oreille à leur voix » ? (2).

Contrairement à ce qu'il peut paraître, le non-conformisme de Gide coïncide longtemps chez lui avec le mépris de la question sociale. S'il découvre très tôt l'exploitation de l'homme par l'homme, l'oppression coloniale, il se méfie de « l'orthodoxie », il fuit même la « certitude », l'action qui l'obligerait à choisir. Il reste un artiste « pur » qui maintient son œuvre à l'écart des « contingences, des accidents et des difficultés matérielles de la vie ». (Discours au Congrès International des Écrivains.) S'il écrit ses « Souvenirs de la Cour d'Assises » en 1914, son « Voyage au Congo » et son « Retour du Tchad » (1927), ce n'est pas un révolutionnaire qui parle, mais un moraliste qui est outré par certaines imperfections de l'appareil judiciaire et du système colonial.

La guerre et la Révolution russe n'ont pas frappé André Gide au point de changer le cours de sa pensée et de sa vie. Il en est de même quand, dès 1929 la crise ébranle tous les pays capitalistes, pendant que s'affirme l'essor économique de l'U. R. S. S.

De 1929 à 1932, la N. R. F. publie « les Pages de journal » où Gide apparaît obsédé par la question sociale. Il avance vers une vérité nouvelle.

En 1935 paraissent « les Nouvelles Nourritures » et il n'est que bruit de la « conversion » de Gide au communisme. Mais s'agit-il vraiment d'une « conversion » ?

« Ce n'est point du tout la lecture de Marx qui m'a amené au communisme — explique André Gide —. Ce qui m'a fait venir au communisme et de tout mon cœur, c'est que la situation qui m'était faite dans ce monde, cette situation de *favorisé* me paraissait intolérable. » (3)

Le communisme de Gide a donc une base essentiellement sentimentale ; il n'est qu'une variation du christianisme. Pour enlever tout doute à ce sujet, Gide a très clairement déclaré que, suivant sa conception, « si le christianisme s'était imposé, si l'on avait accepté l'enseignement du Christ, tel quel, il ne serait pas question aujourd'hui de communisme. Il n'y aurait même pas de question sociale » (4). L'adhésion de Gide au communisme

(1) Un vol., 5 fr., à la Librairie du Travail.

(2) Voir « André Gide et notre temps », p. 35 (Gallimard 1933).

(3) Voir « André Gide et notre temps », p. 61.

(4) Voir « André Gide et notre temps », p. 50.

relève bien plus du socialisme chrétien que du communisme marxiste. L'écrivain ne craint pas, d'ailleurs, d'affirmer que le communisme doit être, selon lui, « une religion raisonnable, raisonnée, apprise, et non point révélée. » Les efforts qu'il tente pour concilier, d'autre part, « individualisme » et « communisme », « sentiment » et « raison » ne font que préciser le caractère idéaliste de sa conception. Il rejoint les philosophes mystiques, tous les adeptes du « socialisme-religion », si âprement combattus par Marx, Engels et Lénine.

Mais ce n'est pas parce qu'il affirme que le « communisme » de Gide nous intéresse, c'est par ce qu'il représente. Il ne faut pas le considérer dans son essence mais dans son mouvement. On ne peut oublier que Gide, écrivain bourgeois, « se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte en elle l'avenir ».

Si Gide n'a pas encore rompu tous les liens qui le rattachent au vieux monde, il est visiblement en marche vers une nouvelle conception de la vie : « J'ai été longtemps convaincu — dit-il — que la question morale est plus importante que la question sociale... J'ai cru cela pendant quarante ans : je n'en suis plus aussi sûr aujourd'hui. Il m'apparaît aujourd'hui que la question sociale doit prendre le pas, et qu'elle doit d'abord être résolue pour permettre à l'homme de donner ce qu'il mérite de donner... Les questions matérielles ne sont pas précisément les plus importantes, mais elles sont les premières, les plus importantes dans le temps, c'est-à-dire qu'elles sont déterminantes » (1).

André Gide évolue vers le communisme. Quels que soient ses hésitations, ses retours aux anciens thèmes, il sent mûrir en lui une vérité nouvelle, voilà ce qui est essentiel, voilà ce dont il faut en particulier se souvenir pour juger équitablement son dernier livre « Retour de l'U. R. S. S. ».

Les attaques intempérées de la presse communiste officielle ne peuvent masquer cette évidence : le témoignage de Gide émane d'un ami de l'U. R. S. S., après avoir relaté les réalisations du régime, l'écrivain note ses imperfections avec le désir d'aider les travailleurs soviétiques à en triompher. Il se réclame, en somme, de cette « autocritique » qui reste, malheureusement pour l'Internationale communiste — et l'exemple de Gide en est une preuve nouvelle — un mot vide de sens dès qu'il met en cause la « ligne ».

« Mon esprit est ainsi fait — écrit Gide dans son Avant-propos — que son plus de sévérité s'adresse à ceux que je voudrais pouvoir approuver toujours. C'est témoigner mal son amour que le borner à la louange et je pense rendre plus grand service à l'U. R. S. S. même et à la cause que pour nous elle représente, en parlant sans feinte et sans ménagement. C'est en raison même de mon admiration pour l'U. R. S. S. et pour les prodiges accomplis par elle déjà, que vont s'élever nos critiques » (2). Et quand Gide dénonce la mort de l'esprit critique, l'asservissement de la pensée et de l'art, l'opposition de nouvelles classes privilégiées, la manifestation d'instincts bourgeois, ce n'est pas lui qui a déserté la voie «... communisme, c'est l'U. R. S. S. actuelle qui a changé de rails. La réaction de Gide est d'autant plus vive qu'il identifiait, à tort, l'U. R. S. S. avec la société communiste de l'avenir, mais ici il faut reconnaître, à sa décharge, que cette confusion est soigneusement entretenue par la propagande soviétique.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à reprendre dans les observations de Gide sur l'U. R. S. S. ?

Peut-il en être autrement avec un écrivain dont le « communisme » est encore si entaché de christianisme, d'individualisme ? Gide eut beau, durant toute sa carrière, heurter la morale et les préjugés bourgeois, il ne tenait

(1) Voir « André Gide et notre temps », p. 65.

(2) « Retour de l'U. R. S. S. », p. 14, 15. Voir *Revue de Martin* : « André Gide et l'U. R. S. S. », *Droptout rouge*, n° 2, du 25 décembre 1936.

pas moins de toutes ses fibres à cette société bourgeoise. Il était une sorte d'« enfant terrible » qui bravait sa famille, la reniait même, sans toutesse s'affranchir de son influence. Il parle encore son langage, il traduit encore sa pensée quand il revendique « l'indépendance » de l'art entre toutes les « orthodoxies » (1).

Consciemment ou non, Gide adopte ici une position « française », « européenne », extrêmement dangereuse. Les organes capitalistes ne s'y trompent point : le *Temps* et *Candide* prodiguent à André Gide des éloges dont on sera, espérons-le, le dernier à se réjouir.

L'attitude présente de Gide l'oblige à se situer clairement vis-à-vis la bourgeoisie. André Gide affirmait déjà, il y a trois ans, qu'il valait mieux la peine de vivre et de donner sa vie pour la cause de l'U. R. S. S. Sa dévotion doit garder tout son sens aujourd'hui. Gide peut mépriser les injures de la presse communiste officielle, mais il ne saurait conserver la même indifférence à l'égard de la presse bourgeoise. Il n'y a rien de commun entre les partisans de la « cause de l'U. R. S. S. » et les ennemis déclarés de la Révolution mondiale et du prolétariat soviétique. Il ne devrait tarder devant à le signifier aux bourgeois de tous les pays.

JACQUES ROCHE.

## « QUE FAIRE ? » et le STALINISME

*Que Faire ?* ou le stalinisme de gauche, retour à Staline, *Que Faire ?* adopte de plus en plus des positions staliniennes — voilà les épithètes qui émaillent, ces dernières semaines, les colonnes de journaux hétéroclites représentant des tendances extrêmes-gauchistes (*l'Internationale*, *La Commune*, *Camarades*).

Dans cette accusation formulée d'une façon véhémement se trouve — nous le reconnaissons volontiers — un grain de vérité. C'est que notre appréciation du mouvement ouvrier en France et en Espagne, où l'influence du stalinisme est forte, se distingue sur beaucoup de points de celle des critiques d'extrême-gauche.

Pour eux les ouvriers français sont tous animés du pur esprit révolutionnaire, veulent tous la révolution, sont prêts à la faire du jour au lendemain, méprisent le réformisme. Seulement le malheur veut que de mauvais chefs, qui reçoivent leurs ordres à Moscou, ont réussi à s'emparer de la direction des organisations ouvrières et les dirigent dans un faux espoir. Ils trompent les ouvriers, les trahissent, les livrent à l'ennemi de classe.

Pourquoi les ouvriers ne se débarrassent-ils pas de leurs dirigeants félon ? Pour une raison très simple : il n'y a pas d'autre direction capable de se substituer à la direction staliniste. Les efforts des révolutionnaires doivent donc tendre à la constitution de cette direction pure — le nouveau parti — et alors les masses, qui sont révolutionnaires, chasseront les stalinistes et proclameront les purs, leurs guides et leurs chefs.

Depuis des années les camarades bolchéviks-léninistes, divisés en multiples groupes, travaillent à la constitution de cette nouvelle direction. Pendant ce temps les ouvriers font des grèves, livrent de gigantesques batailles de classe, font des révolutions (Espagne). Et tout cela sans attente que les gauchistes constituent la nouvelle direction miraculeuse, et

(1) « Retour de l'U. R. S. S. », p. 86.